

Présentation

Bernard Gardin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/163>
DOI : [10.4000/praxematique.163](https://doi.org/10.4000/praxematique.163)
ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1993
Pagination : 3-5
ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Bernard Gardin, « Présentation », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 20 | 1993, mis en ligne le 20 janvier 2009, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/163> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.163>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Tous droits réservés

Présentation

Bernard Gardin

- 1 Le titre de ce *Cahier* surprendra sans doute : le bien dire n'est pas un concept linguistique. La croyance vulgaire en la transparence de la langue, en l'adéquation des mots et des choses, a été abondamment dénoncée comme illusion. De leur côté le mal dire, l'insatisfaction langagière, ont fait l'objet de nombreuses études dans la période récente (sous les termes de ratages, piétinements, télescopages, et autres échecs). La linguistique, en découvrant naguère l'oral, et dans le même mouvement brouillons et manuscrits, s'est bien corrigée de ses préférences de jadis pour les énoncés linguistiquement corrects. Cependant la discipline s'est encore peu intéressée à l'autre pôle. Or, ce n'est pas toujours le pire qui arrive : s'il se fait souvent que l'on soit mécontent des mots ou de la langue, il arrive parfois que l'on éprouve une sensation de coïncidence entre mots et choses, énoncé et énonciateur, que le mot se détache du bout de la langue et se présente objectivé à notre contentement. Ce bonheur a sans doute autant de réalité que le malheur langagier et mérite tout autant l'étude. Le but de cette publication est de participer à cette promotion.
- 2 Aussi est-ce par un article sur le bonheur langagier que commence ce numéro. Heureux les diglottes a-t-on envie de risquer à la lecture de la double confiance de R. Lafont, linguiste et écrivain, « un parce qu'autre ». Mais, on le lira, c'est sur fond d'une difficulté à dire, ici celle attachée à la spécificité de la diglossie franco-occitane, que ce bonheur de l'expression émerge. Cette récompense advient quand la pulsion communicative n'a pas été écrasée par les contraintes de l'actualisation en langue dominante, et lorsque, à l'inverse de Mistral niant la domination, les sujets ne mentent pas. Que R. Lafont approfondisse si personnellement la théorie praxématique avec les concepts de thème et d'endothème illustre ici combien la véritable théorie est écriture, combien aussi il nous plaît que ce soit dans ces *Cahiers de Praxématique* que l'on batte les buissons à la recherche du bien dire.
- 3 Allons plus loin, sans craindre l'ethnotype, il y a peut être de la méditerranée dans le bien dire, si celui-ci peut être assimilé à un réglage harmonieux (équilibré) du praxème, dans lequel la pulsion ne s'amoindrit pas de son conflit avec la socialisation, et où celle-ci n'occulte pas celle-là. Il y a là un équilibre qui, pensons-nous, spécifie le bien dire par

rapport au dire vrai, au beau dire et à l'expressivité. C'est un balissage de la notion que nous avons tenté d'effectuer.

- 4 Pour A. Auchlin, le « bien dit » est un objet encore trop neuf pour qu'on puisse se risquer à autres choses qu'à des prolégomènes épistémologiques, puisque les objets désignés empiriquement par cette expression (et celles du paradigme) relèvent d'« intuitions fines » et nécessitent une épistémologie à naître, capable de constituer scientifiquement la relativité des « goûts et des couleurs », la subjectivité de l'analyste, et cette espèce d'objectivité que constitue la convergence des jugements. Pragmatiquement le bien dire suppose l'intentionnalité (on ne peut féliciter un énonciateur, sinon ironiquement, pour le plus beau des lapsus). Par là le bien dire a à voir avec le locuteur en tant qu'instance non linguistique (l'être de chair et de sang) non avec le « sujet parlant », instance interne à l'énoncé. Par ailleurs la reconnaissance du bien dire oriente l'interprétation et bloque le traitement informatif profond. Le bien dire ne serait qu'un petit bonheur. Je prolongerai à mes risques et périls la pensée d'Auchlin en disant que le bien dire ressortirait d'une théorie pascalienne du divertissement langagier. L'amour propre du locuteur et de l'interlocuteur y trouvent leur compte. Le langage y est soi-disant dominé et cette domination tend à se donner en spectacle.
- 5 C'est ce spectacle avec ses différentes configurations qu'analyse J Authier qui classe les figures méta-énonciatives du bien dire, spécifiquement celles qui réfèrent au « mode de dire » (différentes de celles qui commentent les mots dits et avec lesquelles elles s'associent toujours explicitement ou implicitement). Ces figures sont nombreuses: tout d'abord celles par lesquelles le sujet commente l'accord de son énoncé et de son intention, leur coïncidence. S'il exhibe ici sa maîtrise, il peut aussi se représenter en esclave soumis à la vérité qui parle par sa bouche ou au vrai code de la langue que d'autres usages et usagers tordent ou trahissent. Il peut également, lorsque la langue faut, se faire Dieu, nommer de son chef.
- 6 Mais si, dans les formes relevant des catégories précédentes, la glose méta-énonciative ratifie un dire comme toujours conforme à une intention, il arrive que la langue nous fasse cadeau à notre insu d'un dire qui outrepassa notre intention, tout en la servant, nous disons bien alors, sans l'avoir voulu, la reconnaissance venant après coup. Cependant si l'intention a été dépassée, la conscience, après coup ne l'a pas été. Sans doute sommes-nous ici à la limite du bien dire, le beau dire ne tolère pas cette prise de conscience explicite, ce soulignement indiscret qui en même temps qu'il attire l'attention réduit peut-être la signifiante.
- 7 La glorification du locuteur n'est effectivement pas absente dans les théories que G. Siary et J.-F. Vergnaud exposent dans l'article suivant. Ils nous emmènent en Chine visiter la doctrine confucéenne des dénominations justes: le bien dire comme condition du bien faire. Une bonne politique est d'abord un bon discours : la théorie et la pratique jacobines de la langue pourraient dialoguer avec la théorie confucéenne.
- 8 On trouvera dans l'article de F. Laroussi un écho à celui de R. Lafont. Le conflit linguistique y est revisité à la lumière de l'analyse de ces interférences volontaires par lesquelles des auteurs faisant feu de tout bois transforment en beautés ce qui dans d'autres situations est indice de domination. Le style fait son profit du conflit linguistique.
- 9 Et qu'en est-il alors de la qualité de la langue ? pourraient dire des puristes. Cette « qualité de la langue », tel était le titre quelque peu provocateur d'un colloque récent

dont nous avons demandé à J.-M. Eloy de rendre compte. L'étonnant est que la linguistique s'y soit interrogée, la plupart des intervenants reconnaissant un je ne sais quoi de réel derrière ce syntagme et tentant de poser les conditions d'une prise en compte de cette notion profane. La valeur linguistique n'est sans doute pas pure algèbre...